

L'homme vain et glorieux aime à parler, comme le rossignol à chanter, en face des échos.

La conscience est comme le patron que chacun retouche pour le faire aller à sa taille.

L'amour exige tous les sacrifices et n'en fait guères ; l'amour maternel les fait tous et n'en exige aucun.

Les révolutions sont comme les bals masqués : rarement on y garde son masque jusqu'à la fin.

Il y a des cœurs délicats pour lesquels le pli de la rose est une meurtrissure.

La destinée est comme les lâches : elle brave les faibles, mais les forts la dominent.

Je m'arrête. Le plaisir que j'aurais à citer m'entraînerait peut-être au-delà des bornes étroites qui me sont imposées par le cadre de cet article. Je referme donc, non sans regret, ce petit volume. Ce que j'en ai dit montrera d'ailleurs à quel coin il est frappé ; et faisant une légère variante à l'une des ingénieuses réflexions qu'il renferme, je dirai de lui comme dernier éloge : « On devine l'âme de certaines femmes en approchant de leurs écrits, comme on sent le parfum de la fleur qu'on ne voit pas. »

La jolie nouvelle *Un esprit fort*, dont les lecteurs de la *Gazette de Lyon* ont eu les prémices, et les pages publiées sous le titre de *Quelques jours à Wiesbaden*, sortent de la même plume que les *Pensées*. Les idées qui étaient là ciselées en gracieux médaillons, égrenées comme les perles d'un collier, se changent dans *Quelques jours à Wiesbaden* en narration brillante, colorée, enthousiaste, réchauffant et illuminant tout à la fois les froides et sombres régions du monde politique. J'ai lu plusieurs relations de voyage à Wiesbaden. A l'exception d'une seule, toutes m'ont paru insignifiantes, puériles même, quand elles n'étaient pas ampoulées et déclamatoires. Rien ne m'a semblé vrai, convaincu et naïf comme les *Quelques jours à Wiesbaden*.

Peut-être les esprits froids, ou sceptiques, trouveront-ils aussi que l'auteur n'a pas su non plus se défendre des exagérations ;